



Over dit boek

Dit is een digitale kopie van een boek dat al generaties lang op bibliotheekplanken heeft gestaan, maar nu zorgvuldig is gescand door Google. Dat doen we omdat we alle boeken ter wereld online beschikbaar willen maken.

Dit boek is zo oud dat het auteursrecht erop is verlopen, zodat het boek nu deel uitmaakt van het publieke domein. Een boek dat tot het publieke domein behoort, is een boek dat nooit onder het auteursrecht is gevallen, of waarvan de wettelijke auteursrechttermijn is verlopen. Het kan per land verschillen of een boek tot het publieke domein behoort. Boeken in het publieke domein zijn een stem uit het verleden. Ze vormen een bron van geschiedenis, cultuur en kennis die anders moeilijk te verkrijgen zou zijn.

Aantekeningen, opmerkingen en andere kanttekeningen die in het origineel stonden, worden weergegeven in dit bestand, als herinnering aan de lange reis die het boek heeft gemaakt van uitgever naar bibliotheek, en uiteindelijk naar u.

Richtlijnen voor gebruik

Google werkt samen met bibliotheken om materiaal uit het publieke domein te digitaliseren, zodat het voor iedereen beschikbaar wordt. Boeken uit het publieke domein behoren toe aan het publiek; wij bewaren ze alleen. Dit is echter een kostbaar proces. Om deze dienst te kunnen blijven leveren, hebben we maatregelen genomen om misbruik door commerciële partijen te voorkomen, zoals het plaatsen van technische beperkingen op automatisch zoeken.

Verder vragen we u het volgende:

- + *Gebruik de bestanden alleen voor niet-commerciële doeleinden* We hebben Zoeken naar boeken met Google ontworpen voor gebruik door individuen. We vragen u deze bestanden alleen te gebruiken voor persoonlijke en niet-commerciële doeleinden.
- + *Voer geen geautomatiseerde zoekopdrachten uit* Stuur geen geautomatiseerde zoekopdrachten naar het systeem van Google. Als u onderzoek doet naar computervertalingen, optische tekenherkenning of andere wetenschapsgebieden waarbij u toegang nodig heeft tot grote hoeveelheden tekst, kunt u contact met ons opnemen. We raden u aan hiervoor materiaal uit het publieke domein te gebruiken, en kunnen u misschien hiermee van dienst zijn.
- + *Laat de eigendomsverklaring staan* Het “watermerk” van Google dat u onder aan elk bestand ziet, dient om mensen informatie over het project te geven, en ze te helpen extra materiaal te vinden met Zoeken naar boeken met Google. Verwijder dit watermerk niet.
- + *Houd u aan de wet* Wat u ook doet, houd er rekening mee dat u er zelf verantwoordelijk voor bent dat alles wat u doet legaal is. U kunt er niet van uitgaan dat wanneer een werk beschikbaar lijkt te zijn voor het publieke domein in de Verenigde Staten, het ook publiek domein is voor gebruikers in andere landen. Of er nog auteursrecht op een boek rust, verschilt per land. We kunnen u niet vertellen wat u in uw geval met een bepaald boek mag doen. Neem niet zomaar aan dat u een boek overal ter wereld op allerlei manieren kunt gebruiken, wanneer het eenmaal in Zoeken naar boeken met Google staat. De wettelijke aansprakelijkheid voor auteursrechten is behoorlijk streng.

Informatie over Zoeken naar boeken met Google

Het doel van Google is om alle informatie wereldwijd toegankelijk en bruikbaar te maken. Zoeken naar boeken met Google helpt lezers boeken uit allerlei landen te ontdekken, en helpt auteurs en uitgevers om een nieuw leespubliek te bereiken. U kunt de volledige tekst van dit boek doorzoeken op het web via <http://books.google.com>



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>

B. N. C.
FIRENZE

2925

II



XXVI

37

2925

11

SAINT NAPOLEÓN

AU PARADIS ET EN EXIL,

SUIVI D'UNE

ÉPITRE AU DIABLE,

POÈMES AVEC DES NOTES.

Tous les exemplaires sont signés par l'auteur.

F

Imprimerie de WEISSENBRUCH ,
imprimeur du Roi.

II



Cuius Satan, tu eris faire une ample et riche proie.

III

SAINT NAPOLEON

au Paradis et en Exil,

SUIVI D'UNE

ÉPITRE AU DIABLE,

POÈMES AVEC DES NOTES.

Par le Révérend Père ^{***},

IGNORANTIN ET MEMBRE CORRESPONDANT DE L'ACADÉMIE
DES BONNES-LETTRES.

Seconde Edition.



BRUXELLES. TARLIER, LIBRAIRE,
RUE DE LA MONTAGNE, n° 306.

M DCCC XXVII.

O voi, ch' avete gi' intelletti santi,
Mirate la dottrina, che s'asconde
Sotto 'l velame degli versi strani.

*Grâce te soit rendue, o Père Trois-Étoiles !
Aux esprits éclairés, sans crainte, tu dévoiles
Les mystères du ciel, les secrets des enfers :
Tu dis la vérité ;... mais, en d'étranges vers.*

LE DANTE.

14

ÉPITRE DÉDICATOIRE

AUX

BONS-HOMMES DE LETTRES.

Mes Bons Messieurs

ET

Obscurs Cousins,

C'EST nous , maintenant , qui
gouvernons l'aristocratie littéraire.
Le ciel en soit loué !

Je forme les vœux les plus ardents
pour la durée de notre empire ; et ,

afin de contribuer , autant qu'il est en moi , à sa conservation , je vous dédie mes deux petits poèmes.

Vous aurez été scandalisés, tout comme je le suis, de l'indifférence que montrent les hommes pour l'élévation et la chute du saint que j'ai entrepris de chanter. Tous les yeux sont tournés vers la terre. Jusqu'aux moindres actions, jusqu'aux paroles de l'ex-empereur des François, sont recueillies avec soin, et lues avec avidité; et l'ex-saint n'obtient pas un seul regard, pas un moment d'attention. Je veux réparer ce scandaleux oubli. Puisse la race pervertie de nos contemporains méditer mes vers et se repentir !

Et nous, mes chers confrères, gardons-nous de nous endormir au sein de la victoire ! Nous avons encore bien des obstacles à vaincre, des difficultés à surmonter, des attaques à soutenir. Courage et persévérance !

Continuons à mépriser le ridicule dont on veut nous couvrir : Dieu nous le rendra dans l'autre vie. Enfin, hâtons-nous de mettre la dernière main à l'édification du temple de l'ignorance *qui sauve*, pour immoler au plus tôt la science *qui damne* : le pape en sera le grand-prêtre ; les jésuites, le clergé ; les soldats de la Sainte-Alliance en défendront l'enceinte ; et, sur l'au-

tel, brûlera le feu sacré qui doit
rallumer les bûchers de l'inquisition
dans les deux hémisphères.



5

SAINT NAPOLÉON,

CHASSÉ DU PARADIS

PAR SAINT ROCH;

Vision Béatifique.

—
1816.

Ἐν ἀνδρῶν, ἔν θεῶν γένος.
Les hommes et les Dieux sont de la même pâte.

PINDARE.



SAINT NAPOLEON

CHASSÉ DU PARADIS

PAR SAINT ROCH.



Soyons humbles d'esprit ; respectons les mystères ;
 Croyons sans examen ; sauvons-nous, mes chers frères !
 C'est là notre vrai but. Dieu nous montre le port,
 Où nous vivrons heureux, j'entends après la mort :
 Pour cette seule fin, il nous donna la vie.
 Pauvres mortels ! souvent le ciel vous mystifie ;
 Et le ciel contre vous aura toujours raison.

Nous lisons, dans saint Paul, une comparaison
 Qui peut, de prime-abord, nous paroître incivile :

« Les orgueilleux humains sont des vases d'argile ,
 » Dit-il , et le bon Dieu , depuis quelques mille ans ,
 » Du doyen des potiers fait briller les talens. »

L'idée en est baroque, et la saine critique.....

Ne me regarde point : moi, je suis catholique ;
 Trop heureux que le ciel, sans que j'en susse rien,
 Décrétât, de tout temps, que je naîtrois chrétien,
 Et délayât mon ame avec ce peu de fange
 Qu'il veut sanctifier, par un caprice étrange,
 Tandis que tout le reste à souffrir condamné,
 Est au feu de l'enfer, hélas ! prédestiné.
 C'étoit un fort bon lot; mais la grâce infinie,
 Bizarre en ses faveurs, voulut, dès cette vie,
 A mes sens éclairés d'un céleste rayon,
 Donner du paradis un foible échantillon.
 O mystère d'amour, qui pourra te décrire !
 Saint Paul, en pareil cas, n'a point osé redire
 Ce qu'il avoit cru voir sur la cime des cieux.....
 Saint Paul a fort bien fait ; mais faisons encor mieux.
 D'autres temps, d'autres mœurs ; n'ayons point ces
 scrupules.

Un miracle aujourd'hui trouve peu de crédules,
Même lorsqu'en détail il nous est raconté.
Descends, o Saint-Esprit, esprit de vérité;
Annonce à l'univers une haute merveille.
Profanes, loin de moi....; dévots, prêtez l'oreille.

Je m'étois endormi : tout à coup je m'entends
Appeler par mon nom. Autour de moi, des gens
Alloient, venoient, crioient à m'assourdir la tête :
« Par ici, Séraphins ! Puissances, qu'on s'apprête !
» Chérubins, *empoignez !* Trônes, soyez dispos !
» Qu'on le transporte en l'air, sans lui rompre les os.»

J'étois tremblant, sans voix : une sueur glacée
Découloit de mon front, en gouttes amassée.
On m'entoure; et, plus vité encor que je ne dis,
On m'enlève, on s'envole, on est au paradis.

Dans un vaste local, pareil à nos églises,
Plusieurs corps lumineux paroissoient être aux prises.

Deux surtout (en entrant j'en fus saisi d'effroi)
S'attaquoient vivement. L'un sembloit un ex-roi ,
Joufflu, le teint rosé, parlant avec aisance.
On alloit applaudir sa diserte éloquence,
Quand l'autre, demi-nu, malpropre en pèlerin,
Par les plus vils propos exhala son chagrin.

« Retire-toi d'ici, vrai gibier de galère,
« Disoit-il; hâte-toi, fuis ma juste colère.
» Déjà le Tout-Puissant, dans son tardif courroux,
» A, sur ton protecteur, frappé les derniers coups....
» Dieu connoît de son bras la force irrésistible,
» Et, contre un seul mortel, de sa main invisible,
» Il a lancé Bretons, Borusses et Germains,
» Scythes, Belges, Toscans.... Le maître des humains
» D'écraser un insecte a centuplé la gloire,
» En souillant saintement les pages de l'histoire,
» Par les combats affreux de vingt peuples divers,
» Qu'il a sacrifiés pour punir un pervers.
» Je suis moins exigeant; mais, si, dans ta folie,

- » Tu prétends, devant toi, que le ciel s'humilie,
- » Je saurai bien aussi, dans ma guerrière humeur,
- » Du séjour de la paix faire un séjour d'horreur.
- » Trop long-temps tu fliras la divine fumée.
- » Décampe, ou je te livre à la céleste armée....
- » Vers moi je vois déjà s'avancer saint Louis,
- » Armé de pied en cap, ainsi qu'un Amadis;
- » Et la grosse pucelle, à cheval sur son âne;
- » Et monsieur saint Denis qui toujours suit sa Jeanne;
- » Saint Clovis teint de sang (a); saint Médard tout
en eau (b);
- » Et saint Charles-le-Grand, des Saxons le bour-
reau (c).
- » Derrière eux, Geneviève, en modeste bergère,
- » Orne son saint poignard d'un feston de fougère.
- » Plus loin, j'entends encor de mes fiers alliés
- » Accourir vers ces lieux les rangs multipliés :
- » Je reconnois d'ici le coursier de saint George;
- » Le Russe Nicolas près de lui se rengorge.
- » Vois-tu ce monstre ailé? c'est l'aigle des Césars,
- » Que dirige à son gré le roi des léopards,

- » Du grand saint des Anglois le compagnon fidèle.
 » Vois le coq des Romains, qui ne bat que d'une aile,
 » Et Julien, le Flamand (*d*), suivi de son faucon ;
 » Et Jean, le Florentin, sous sa peau de mouton.
 » Crois-moi, n'expose point à la vaillante troupe
 » De ces saints *du bon temps*, ta misérable croupe ;
 » Toi, petit saint d'un jour, toi, demi-dieu mort-né. »

Par un soufflet alors, sur la joue assené,
 Le rustre à son rival fit baisser l'encolure.

J'écoutois sans parler. Dès la première injure,
 Je devinai qu'au ciel mon esprit transporté,
 Du langage des Dieux savouroit l'âpreté.
 Tout convainquit enfin mon ame catholique,
 Que, d'une vision dite *béatifique*,
 Elle étoit honorée en ce moment heureux.
 Le zèle du Seigneur me rendit furieux ;
 A de pieux transports je fus bientôt en proie ;
 Je me sentis ému d'une dévote joie.

J'allois voir teints de sang les célestes lambris ;
D'immortels moribonds j'allois ouïr les cris !....
Mais, hélas ! il faut bien qu'ici je le confesse ,
Depuis que , sur la terre , on va moins à la messe ,
Les saints , fort attiédés , sentent , de jour en jour ,
Pour la cause de Dieu décroître leur amour.....
Le monarque béat , sans dire une parole ,
Se laissoit arracher la brillante auréole :
Son ennemi juroit qu'il alloit l'achever ,
Quand la foule des saints se hâta d'arriver ;
Le bras de l'assaillant s'arrête en leur présence.

Je voulus profiter d'un moment de silence ,
Et je dis à Julien , en mon jargon natal :
« Grand saint de mon pays , quel est donc ce brutal ,
« Si vilain , si hargneux ? » — « Les voûtes éternelles
» Retentissent parfois de fort sales querelles ,
» Me dit le chevalier , d'un air mi-doucereux ;
» Car , quoique au paradis , les esprits bienheureux
» N'abandonnent jamais leur nature première ,

- » Et le saint roturier a l'ame roturière (e).
 » Le goujat que tu vois, est le fameux saint Roch,
 » Moins fêté que son chien ; cet autre est un escroc,
 » Un saint de fantaisie, un vrai dieu de théâtre,
 » Que les dévots Gaulois, dans leur fougue idolâtre,
 » Au grand saint Louis-Neuf ont osé préférer,
 » Et pour qui saint Denis fut contraint d'émigrer :
 » C'est là le protecteur d'un fantôme d'empire....
 » Pussions-nous des deux saints ne pas choisir le
 pire !
 » Au ciel, je l'avoûrai, le bon sens, la raison,
 » Depuis quatre-vingt-neuf, ne sont plus de saison.
 » Ne crois pas, cependant, que de folles batailles
 » Changent en un désert l'enclos de ces murailles :
 » Nos rangs sont éclaircis ; Rome fait peu d'élus ;
 » Et, de peur d'accidens, nous ne nous battons plus.»

Il dit: les demi-Dieux de chrétienne fabrique
 S'étoient constitués en congrès politique ;
 Chaque membre déjà, dans un vague discours,

Avoit de l'éloquence épuisé tous les tours.
Plus on argumentoit, plus le pénible doute
Frayoit à la chicane une facile route,
Lorsqu'enfin saint Denis, sans desserrer les dents,
Avec son chef en main, proféra ces accens :

- « En ce funeste jour, o divine assemblée,
- » Je le vois, tous les saints ont la tête fêlée.
- » Oui, nos droits au respect se réduisent à rien,
- » Si la béatitude est notre unique bien.
- » Passe encore autrefois ; mais l'humaine malice,
- » En ce siècle de fer, veut qu'un peu de justice,
- » D'esprit et de bon sens entre dans les vertus
- » Qui nous ont mérité la gloire des élus.
- » Dérasonner en saints est fort bon ; mais je pense
- » Qu'il faut, en un procès, savoir avec prudence,
- » Examiner, revoir, repeser bien le cas.
- » Vous ne fûtes jamais de subtils avocats ;
- » Et je tremble qu'enfin, en dernière analyse,
- » Vous ne fassiez encor quelque énorme sottise.

- » Mon chef, il est trop vrai, ne tient plus sur mon
cou;
- » Mais un martyr sans tête en seroit-il plus fou ?..
- » Valeureux compagnons de mon antique gloire ,
- » A mes sages conseils aujourd'hui daignez croire.
- » Condamnés à l'erreur, les aveugles humains
- » Aiment à varier de modes et de saints.
- » Celui qui, le dernier, dans le mystique empire ,
- » Par leurs ordres exprès, a voulu s'introduire,
- » Étoit un férailleur adroit, audacieux :
- » Son orgueil et son faste offensoient tous les yeux ;
- » Ses plumets, ses cordons, sous leur ombre impor-
tune,
- » De Roch faisoient pâlir la modeste fortune.
- » En un moment, du saint on a vu les honneurs ,
- » Dans tous les almanachs, céder, malgré ses pleurs,
- » Aux vices éclatans d'un rival plus habile ;
- » Et nous, au paradis, troupe foible et docile ,
- » Nous avons installé dans notre Panthéon,
- » Près de Roch et son chien, l'aigle et Napoléon!..
- » Ils ne sont plus ces temps (ô souvenance amère !)

- » Où, sous de saints hochets, nous écrasions la terre
- » Les mortels, à leur tour, nous ont dicté des lois;
- » C'est à nous d'obéir, et de nous tenir cois :
- » Lessaints doivent toujours plier aux circonstances.
- » J'ai, parmi les humains, plusieurs correspondan-
ces;
- » Et je sais que l'Eglise a, par un nouveau troc,
- » D'un voisin dangereux débarrassé saint Roch.
- » Suivons ce grand exemple, et qu'en cette journée,
- » Meure une sainteté, des hommes condamnée ! »

Ainsi parle Denis, et l'éloquent martyr

Baise trois fois son chef, avec un saint plaisir.

Tout le monde applaudit, de la voix et du geste ;

Le nom du grand saint Roch, le fléau de la peste,

Est peint en lettres d'or dans le calendrier.

D'un aussi beau décret le pâle saint Janvier

Se plaiguit hautement, criant avec audace,

Que la peste, cent fois, est, pour l'humaine race,

Préférable aux seigneurs, aux prélats d'autrefois,

Qui dévorioient le peuple, et régentoient les rois.

George alors, l'œil en feu, le blasphème à la bouche,

Siffle ces mots sanglans : « Amis, une cartouche !

» Janvier est jacobin ; il faut le fusiller.

» Dieu me damne ! en enfer nous le ferons griller. »

De ce juron anglois Janvier comprit la force :

Il frémissait, pensant à la fatale amorce,

Quand Pierre, au front pelé, cria : « Paix là, ma-
raud !

» Point d'injures ici ; c'est l'ordre du Très-Haut.

» De saint Janvier le sang, selon la circonstance,

» Trop souvent, je le sais, se fond ou se condense.

» Même il le fit couler, alors que son bon roi,

» Devant Championnet, fuyait en désarroi (f).

» Mais Janvier, c'est tout dire, est un saint légitime ;

» Quoi qu'il fasse, jamais il ne commet de crime.

» Étois-je moins coupable, avant le chant du coq ?

» A tout péché pardon ; ne songeons qu'à saint Roch. »

Pierre se tut ; les chants du divin auditoire

M'annoncèrent qu'un Dieu s'approchoit dans sa
gloire :

Je cherchois vainement notre céleste intrus ,
Et son aigle, et ses croix ; ... ils n'étoient déjà plus!...

Bientôt je distinguai , dans leur cacophonie ,
Tous les sons discordans de la sainte harmonie.
Les tremblemens de terre , avec les tourbillons ,
Présentoient à mes sens d'infernaux carillons.
Je courus me cacher tout au fond d'un portique :
Quelques anges en chœur y brailloient un cantique.
Pour les entendre moins , je criai plus fort qu'eux ;
Et , quoiqu'il m'en coûtât , à ce tapage affreux
Je résistai long-temps , dans la douce espérance
D'apercevoir enfin l'ineffable ordonnance
Que conservent entre eux, Père, Fils, Saint-Esprit....
Hélas! je ne vis plus que le ciel de mon lit.



.....

ENVOI

A UN PROTESTANT.

—————

Puisse^{nt} les jeux d'une muse folâtre,
 Un instant, sage Ariste, amuser tes loisirs :
Les saints sont faits pour nos menus plaisirs.

Peut-être, tu diras qu'à la race douceâtre,
 De la théologie aujourd'hui les soutiens,
 Je devois dédier des vers aussi chrétiens.
 D'accord; mais je n'avois rien de neuf à leur dire :
 Du ciel ces futurs citoyens
 Savent, bien mieux que moi, ce qu'est un saint
 délire.

Leur paradis est l'asile des sots,
 Des insensés, des fourbes, des dévots :

Tu ne pourras jamais t'y faire admettre.
Que je te plains ! mais, en *romain zélé*
(Ainsi le veut, dit-on, l'éternel Géomètre),
Je te prédis qu'à la broche enfilé,
Avec Virgile, Homère, Anacréon, Horace,
Tu seras, en enfer, chauffé, rôti, brûlé ;
Tandis que moi, plein d'une sainte audace,
Tout frais sorti de mon mortel pourpoint,
Je m'en irai contempler face à face,
D'abord l'Être-Suprême, être qu'on ne voit point,
Puis ses grands officiers, le doux saint Dominique,
La chaste Madelaine, et sainte Véronique,
Le gueux saint Labre, et l'humble Cucufin,
Qui tous ont, comme on sait, servi le genre humain.

NOTES.

NOTES.

(a) Voltaire a placé saint Clovis en enfer, ainsi que le grand saint Constantin, sur la foi du révérend père Grisbourdon. Il est évident que ce moine l'a trompé. Quoique non encore canonisés, le premier des monarques chrétiens et le premier des rois très chrétiens ne peuvent être qu'au ciel.

Ces deux princes n'avoient aucune des faiblesses des hommes ordinaires : ils ne se sont jamais refusé les actions de cruauté que leur intérêt ou leurs passions exigeoient d'eux ; ce qui ne les empêchoit pas d'être forts dévots.

(b) Saint Médard, évêque de Noyon et de Tournai, en 530, n'est connu des théologiens que parce qu'il avoit à Paris un cimetière, où

alloient gambader, il y aura bientôt cent ans, les jansénistes qui vouloient honorer le saint diacre Paris. Les miracles de Paris sont plus authentiques que ceux de l'évangile, et cependant personne n'y croit. La race humaine s'est singulièrement pervertie depuis dix-huit siècles!..... Nous ne doutons pas que la fin du monde n'approche.

Notre auteur a suivi l'opinion populaire, et a considéré Médard comme le saint qui préside à la pluie. C'est un bel exemple qu'il donne aux poètes modernes, qui feroient fort bien de s'en tenir aux beautés mythologiques de notre théogonie. Avec *l'humide saint Médard*, on n'a besoin ni de Junon qui ouvre son sein pour répandre l'eau sur la terre, ni des Naïades ou Nymphes qui l'y distribuent en ruisseaux et en fontaines, ni des larmes de l'Aurore qui tombent en rosée. On peut faire la pluie et le beau temps à bien meilleur marché. Et puis, un *Médard tout en eau* est infiniment plus poétique.

(c) Il n'y a qu'heur et malheur en toutes choses, même pour les trépassés.

Saint Charlemagne est parvenu à se faire canoniser par l'anti-pape Paschal III, au milieu du XII^e siècle; et, ce qui était plus difficile, il a réussi à obtenir une espèce de ratification tacite de sa sanctification, par les papes *légitimes* qui ne se sont point opposés à ce qu'on l'adorât. Cependant, il n'a jamais pu forcer l'opinion publique; et, encore aujourd'hui, il ne passe pas généralement pour un saint.

Il n'avoit néanmoins rien négligé pour le devenir. L'an de grâce 785, il fit couper la tête à quatre mille cinq cents Saxons, qui s'obstinoient à ne vouloir être ni esclaves, ni chrétiens : cela étoit d'un fort mauvais exemple pour la postérité.

Nous savons très bon gré à l'auteur d'avoir appelé Charlemagne *saint*; il a fait voir qu'il étoit dans les *bons principes*.

L'épithète de *bourreau* qu'il y a ajoutée, doit être prise en bonne part. Un bourreau est un personnage fort utile dans une monarchie absolue, et les rois-bourreaux sont les exécuteurs des hautes-œuvres de la Providence : or, ce qui est utile est toujours respectable. Voyez à ce pro-

pos les *Soirées de Saint-Petersbourg*, par feu M. le comte de Maistre.

(d) Nous n'avons pu découvrir d'autres saints Juliens qu'un évêque du Mans, qui vivoit à la fin du III^e siècle; un chrétien qui fut martyrisé, sous Dioclétien, à Brioude en Auvergne; et un archevêque de Tolède, mort en 690.

On lit, dans le dictionnaire de Moréri, article *saint Julien*, ces mots un peu lestes pour un sujet aussi grave: « Il est fait mention de » huit ou neuf martyrs de ce nom, et de quelques Juliènes ou Julianes, martyres, dans » les anciens actes. »

Mais il ne cite que les *Actes sincères*, de Dom Ruinart, de la sincérité desquels doutent jusqu'aux dévots.

L'épithète de *Flamand*, que l'auteur donne à saint Julien, est probablement une allusion à l'église de *Saint-Julien-des-Flamands* à Rome, laquelle lui est dédiée, et où l'on voit sa statue, en costume de général romain, avec un faucon sur le poing.

(e) Ceci est une erreur. Saint Roch étoit fils du seigneur ou prince de Montpellier : c'étoit un noble françois du *bon temps* ; car il vivoit à la fin du XIII^e et au commencement du XIV^e siècle. Peut-être le père^{***} a-t-il voulu faire allusion à l'emploi très peu aristocratique de saint Roch dans l'autre monde. On n'ignore pas que ce saint, outre le soin des pestiférés, y est aussi chargé du protectorat des savetiers. Cela lui a même valu la roturière épithète de *Rat-conneur de souliers*.

(f) Nous croyons de notre devoir de redresser quelques inexactitudes de l'auteur.

Ce ne fut aucunement la faute de saint Janvier, comme semble le lui reprocher le portier du paradis, si son merveilleux sang se liquéfia, après l'entrée des impies républicains françois à Naples, en 1799 : le général Championnet, qui vouloit que sa présence ne privât les *Lazzaroni* d'aucun de leurs spectacles accoutumés, envoya un détachement de grenadiers à l'église du saint, pour lui ordonner de faire à l'instant son miracle. L'ordre étoit

péremptoire ; les guerriers de la *grande nation* ne badinoient pas , et saint Janvier savoit que

« Les saints doivent toujours plier aux circonstances. »

On devine le reste.

Saint Janvier fut bien puni de sa sage complaisance. Les Napolitains lui envoyèrent un bonnet rouge , signe de ce qu'ils appeloient son *jacobinisme* , et ils désertèrent ses autels. Ce n'est que depuis l'heureux retour de leur roi *légitime* , qu'ils commencent à rendre à leur *légitime* patron une partie de leur ancienne confiance.

PÉTITION

DE

SAINT NAPOLÉON,

POUR RENTRER AU PARADIS, APRÈS LA MORT DE L'EMPEREUR
NAPOLÉON, SON PROTECTEUR ET SON PATRON SUR LA TERRE.

—

1822.

Tantæne animis coelestibus iræ?

Tant de fiel entre-t-il dans les âmes célestes?

VIRGILE.

PÉTITION

DE

SAINT NAPOLEON,

POUR RENTRER AU PARADIS, APRÈS LA MORT DE L'EMPEREUR
NAPOLEON, SON PROTECTEUR ET SON PATRON SUR LA TERRE.

A MESSEIGNEURS, Dieu tout -puissant, le Père,
Son très cher Fils, Jésus, notre sauveur,
Le Saint-Esprit, Paraclet, qui confère
A ses élus la céleste faveur
De pénétrer et d'amollir le cœur,
Par des discours, même en langue étrangère,
Langue inconnue aux prêchés, au prêcheur ;
Faveur, hélas ! dont ne jouit plus guère
Maint député que la France révère,
Qui, clairement, s'explique en bon françois,

3

Du monde entier défend les intérêts,
Et qu'on réduit, en son vain ministère,
Au triste honneur, au stérile succès
De bien parler, mais sans pouvoir bien faire ;

A NOTRE-DAME, à qui tous les Gaulois
Doivent respect, amour, obéissance ;
Puisque, jadis, il fut un de leurs rois (a),
Qui du bon Dieu mérita la clémence,
En les offrant, avec toute la France,
A celle dont la sainte Providence,
Pour l'enfanter, un jour, avoit fait choix ;

A TOUTS LES SAINTS qui font leur résidence
Dans ce séjour des esprits bienheureux,
Séjour de paix, toujours charmant pour eux,
Si les débats, les disputes frivoles,
(Qui des mortels troublent les doux loisirs,
Et leur font perdre, en mille fariboles,
Leurs courts instans dérobés aux plaisirs)
N'avoient sali les divins protocoles ;

AUX SAINTS qui, sous leurs claires auréoles,
Ont le talent de n'ennuyer jamais,
Bien qu'en contant les mêmes paraboles
Cent et cent fois, ou, sous leurs durs archets,
Du roi David écorchant les molets,
Et chevrotant les différens symboles,
Que les chrétiens, en divers temps, ont faits,
Sans y changer que les seules paroles,
Pour ne pas trop devoir se mettre en frais ;

JE SOUSSIGNÉ très humblement remontre,
Qu'autrefois saint, mais long-temps ignoré,
Je profitai d'une heureuse rencontre
Qui, côte-à-côte au grand pestiféré,
Au fameux Roch, enfin, me mit en montre,
Et qui permit que je fusse adoré.
Dicux ! que d'encens ! et qu'il avoit de charmes
Pour un saint neuf, un saint peu préparé
A tant d'honneurs ! mais aussi que d'alarmes
Il a fait naître en mon cœur déchiré,
Depuis le jour où l'humaine inconstance,

Me punissant des malheurs de la France ,
Par un arrêt au ciel enregistré ,
Non seulement m'ôta d'un saint titré
Le vain éclat, mais jusqu'à l'existence !
De bienheureux , Roch me ravit l'essence ;
De mes rayons George me décoiffa ;
Sur le saint rôle un ange me biffa :
Malgré mes pleurs, malgré mon innocence ,
Malgré mes cris, par l'esprit de vengeance ,
Je fus chassé, proscrit, sacrifié.

Or, je voudrois que de Vos Seigneuries
En ma faveur les ames attendries,
D'un *ci-devant* prissent quelque pitié.
Je ne dis rien de la tendre amitié
Que, tant de fois, dans nos douces étreintes,
Vous me juriez ; car, les promesses feintes,
Les faux sermens coulent des lèvres saintes,
Avec plus d'art encor que dans les lieux,
Où nous vivions, avant d'être des Dieux.

Par un guerrier, jusque dans vos enceintes,
Je fus hissé, juché sur mon aiglon,
Vous le savez, au plus haut échelon
De cette échelle où Jacob en délire
Vit les courriers de l'angélique empire :
Du triple Dieu je touchois le talon.

O ciel ! faut-il que par le sort félon
(A qui tout cède, et Dieux, et saints, et diables,
Et pauvre, et riche, et seigneur, et bourgeois)
Un saint, hélas ! soit réduit aux abois ?
On trouve donc, sous les célestes toits,
Des vils mortels les mœurs abominables,
Qui les rendront bientôt ingouvernables !

Oui, nous vivons en des temps misérables :
L'orgueil humain ne connoît plus de lois ;
Il foule aux pieds et les saints et les rois.
Ah ! comme moi, sur ces jours déplorables,
Versez, amis, des larmes véritables.
Mais, avant tout, soyez justes, courtois ;
Au paradis, que chacun ait ses droits.
Les bienheureux sont-ils indécrottables ?

Je ne suis pas de ces sots émigrés ,
Que le malheur a rendus incurables.
Je vous le dis : soyez plus raisonnables.
Saints ou non saints , jamais vous ne pourrez
Près des mortels paroître respectables ,
Que lorsque au ciel vous vous respecterez.

Pourquoi , toujours imitateurs serviles
Des passions qui damnent les humains ,
Commettons-nous des erreurs inutiles ?
En serions-nous moins glorieux , moins saints ,
Si , résistant au démon de l'envie ,
Nous souffrions , sans fiel , sans jalousie ,
Les changemens que l'humaine folie
Souvent opère en nos heureux destins ?
Nous lui devons (ce n'est plus un mystère)
Tous ces honneurs que l'on nomme *divins* :
Elle nous crée , et l'homme nous révère ,
Selon qu'il craint , ou selon qu'il espère ,
De s'attirer notre sainte colère ,
Ou de nous rendre envers lui moins cruels.

Je l'avou'rai, souvent un sort prospère
Nous sert auprès des aveugles mortels :
Tel saint vieilli dans nos brillans hôtels,
Mais sans avoir de place au bréviaire,
En un instant, se voit sur cent autels.
Souvent aussi, par l'inconstant vulgaire,
Tel autre saint adoré sur la terre,
Est pour toujours dans l'oubli replongé.

Rien n'est plus vrai ; mais cet oubli coupable
Rend-il pour nous un saint plus méprisable ?
Non, non : tout saint doit être inviolable.
Dès qu'une fois il est en saint forgé,
Un bienheureux n'est plus destituable,
Quand même, au ciel, par quelque cas pendable,
Il se seroit tant soit peu dérangé.
Ah ! qu'un béat deviendroit misérable,
Si l'on pouvoit lui donner son congé,
Et le bannir loin des demeures saintes,
Lorsque par l'homme il seroit négligé !

C'est bien ainsi que vous m'avez jugé,
 Dans le congrès * où vos injustes plaintes
 Dévotement du ciel m'ont délogé.
 Répondez-moi : quelles étoient vos craintes ?
 Je le sais bien, votre orgueil outragé,
 Par mon exil vouloit être vengé.
 George payoit, et tout le ciel rangé
 Sous ses drapeaux, vint m'offrir la bataille (b).
 Vos chefs de file avoient beaucoup flatté
 Des petits saints l'insolente canaille.
 Ils paroisoient, dans leur feinte bonté,
 Se désister du divin privilège
 (Que des humains la race sacrilège
 A, chez les rois, trop souvent imité)
 De n'écouter jamais que leur caprice,
 D'immoler tout à leur ambition,
 D'être cruels par spéculation,
 Et d'abjurer foi, franchise et justice :
 Ils promettoient (que Dieu les en punisse !)

* Voyez le poème précédent sur cette assemblée hagio-politique.

Liberté, lois et constitution....

Qu'ont-ils gagné? le fatal précipice,
Depuis long-temps entr'ouvert sous leurs pas,
Tout saints qu'ils sont, sera leur sépulture.
Car, plus au ciel aujourd'hui l'on n'endure
Duplicité, mensonge, ni parjure.
Le peuple saint compte des fiers-à-bras;
Ouvertement il se plaint, il murmure;
Et nos grands saints, aussi trompeurs qu'ingrats,
Quelque beau jour, seront dans l'embarras.

En ce discours, je ne vanterai pas
De mon patron les vertus souveraines;
Mais, confessez que, pour donner des chaînes,
Il possédoit de plus nobles talens.
Ami du peuple, il soulagea ses peines;
Il dompta Rome, et punit les tyrans.
Vous l'encensiez, vous, la honte des Grands,
Qu'il conserva, qu'il crut reconnoissans!
Vous le trompiez; il dédaignoit de feindre.

Ah! s'il l'eût fait, nous serions moins à plaindre;

PÉTITION

Il n'auroit pas languï sur un écueil ;
J'aurois aux saints fait un meilleur accueil ;
Et, devant toi, comme en nos vieilles fêtes,
Mon cher aïglon, on verroit bien des têtes
Dans la poussière abaisser leur orgueil.
O souvenir qui déchire mon ame !.....

Mais, de mon temple on déserte le seuil ;
Sur mes autels on étouffe la flamme.....
Or, puisque, hélas ! j'ai perdu mon soutien,
Puisque de moi vous ne craignez plus rien,
Craignez, du moins, de partager le blâme
Des ouvriers d'abominations,
Qui, sur la terre, ont inventé la trame
Des *cabinets* contre les nations (c).

Ne croyez pas de la philosophie
Que j'aïlle ici faire l'apologie.
Ne croyez pas qu'obscur blasphémateur
De l'ignorance, au ciel toujours chérie,
J'aïlle des sots me faire détracteur,
Et me pâmer pour l'idéologie.

Hé ! je suis saint , messieurs , et j'ai l'honneur
De m'adresser à des saints. Les lumières
De tous nos maux sont les causes premières :
Détestons-les ; soyons des obscurans ;
De tout mon cœur , en bon saint , j'y consens :
Mais raisonnons , et soyons conséquens.

Que , variant de grelots , de marotte ,
La vieille Europe extravague et radote ,
Et qu'elle croie , en sa frivolité ,
Qu'au simple mot de *légitimité* ,
Elle verra trembler tout patriote ;
Et l'univers , dans son cours arrêté ,
Se prosterner devant le *stabilisme* ,
Inerte appui de la stupidité ,
Lâche ennemi des vertus , du civisme ,
Et du génie , et de la liberté ;
Je le conçois : mais que nous , sainte engeance ,
A qui le ciel permet de tout prévoir ,
Que nous aussi , nous portions l'impudence ,
Jusqu'à prétendre ôter de se mouvoir
A l'univers le droit et le pouvoir ;

Bien plus encor que les pauvres mortels.
Car, mieux que nous, des décrets éternels
Qui voit l'ensemble? et du destin des hommes,
Des Dieux, des saints, qui sauroit mieux juger?
N'avons-nous pas, cent fois, tout vu changer?
Et nous, enfin, nous, saints de circonstance
(Il n'est plus temps, amis, de le cacher),
Où se nichoit notre béatitude,
Quand Jupiter, Mars, Neptune, Apollon,
Vénus, Mercure, et Diane, et Pluton,
Ces anciens Dieux, morts de déerépitude,
Tenoient le rang du céleste Pigeon,
Oiseau galant, singe de Cupidon;
Du Dieu des Juifs; de son Fils, le Mouton;
Et de Marie, et de Paul, et de Jude;
Du saint fameux par son ingratitude;
De Madelaine, et d'Ursule la prude;
Du grand Antoine et de son saint cochon;
Et qu'ils régnoient dans l'illustre maison,
Que de nos saints remplit la multitude?
Que faisiez-vous, o sainte Trinité,

Quand les chrétiens , sans talens , sans étude ,
L'obscur Platon n'avoient point feuilleté ;
Et, Juifs encor , quand , pour l'éternité
De leur Dieu triple , ils n'avoient point voté ?
Et vous , o rois , interrogez l'histoire :
Elle dira que vos races sans gloire ,
Sous d'autres rois , jadis , ont végété ,
En attendant *la légitimité*.

Tout marche ici , tout marche sur la terre ,
Et malgré nous et notre sainteté :
Ce mouvement ne peut être arrêté.

De conserver notre immortalité
Si nous avons un désir bien sincère ,
Soumettons-nous à la nécessité ,
A qui Dieu même eût en vain résisté ,
Lorsqu'en dépit de sa grande bonté ,
Il répandit le mal sur notre sphère ,
Auprès du bien ; et plaça la misère ,
Tout à côté de la félicité.

Dans vos projets, o race moutonnaire,
Mettez enfin plus de connexité :
Vous ne pourrez, frères, en vérité,
Rendre jamais le temps stationnaire ;
Mais, vous pouvez le forcer, en son cours
A parcourir mille et mille détours.
Faites aller toute chose à rebours ;
Vous rentrerez dans votre caractère :
Les saints toujours marchent à reculons.
Sans différer, amis, rétrogradons.

A ce bon temps bien vite retournons,
Où l'héritier des filets de saint Pierre
Créoit, cassaït les rois, les empereurs ;
Otoit le trône aux princes légitimes,
Pour y placer de saints usurpateurs,
Qui payoient cher ces stériles honneurs,
Mais qui pouvoient commettre tous les crimes,
Sûrs de mourir dans les *bonnes maximes*,
Et de laisser de pauvres successeurs,
Comme eux, du pape humblement serviteurs,

Pour vivre rois, ornés d'une couronne,
Que, non pas Dieu, mais son vicaire donne.

Qu'on jouissoit alors en ces beaux lieux,
Où maintenant vous végétez sans gloire !
Vous en avez conservé la mémoire.

Nous entendions les chants religieux
Des fiers croisés, dont la noble victoire
Mettoit du Christ le tombeau précieux,
Entre les mains de ces chrétiens pieux,
Dont, aujourd'hui, l'épouvantable histoire
Fait frissonner les croyans des trois Dieux.

Nous contempions, avec d'avidés yeux,
Des ennemis du ciel et du Saint-Père
Les noirs soucis, les troubles, la misère ;
Nous augmentions sans cesse leurs tourmens ;
Nous excitions la révolte et la guerre ;
Et nous armions d'ambitieux enfans,
Pour détrôner pieusement leur père,
Un peu rétif aux lois du sanctuaire.

Nous étouffions dans nos embrassemens
Saint Dominique et ses vaillans enfans ,
Qui nous contoient comment de l'hérésie
Ils réfutoient les malins argumens ,
Par les crochets , les ongles et les dents ,
Le chevalct , la corde , la poulie ,
La faim , la soif , et la hâche , et la scie ,
L'huile bouillante , et le feu du bûcher.
C'étoit charmant de les voir arracher ,
Bien lentement , une coupable vie
A ces méchans , dignes de la voirie ,
Par trop heureux , après leur agonie ,
D'aller en paix tisonner en enfer ,
Et respirer auprès de Lucifer !

Je compterois les vagues de la mer ,
Avant d'avoir compté nos jouissances ,
En ce vieux temps , nommé l'âge de fer
Par les humains , et l'objet le plus cher
De nos regrets et de nos espérances.

C'est ce vieux temps qu'il nous faut ramener.
Mais, avant tout, il faut éliminer
Du paradis certaines têtes folles,
Qui, pas à pas, suivent les sots projets,
Preignent le ton, répètent les paroles
Des Grands du jour et de leurs vains congrès,
Se croyant sûrs des plus brillans succès,
Dès qu'ils pourront, dans leur haute science,
Tramer au ciel une Sainte - Alliance.

Qui formera la coalition
Qu'on nous annonce avec dévotion (d)?
Un Nicolas, patron des schismatiques;
George, adoré par de francs hérétiques;
Tous gens, jadis, que l'Inquisition
Auroit brûlés, pour leur conversion.
Un saint Denis, dit l'*Aréopagite*,
Fameux hâbleur, dont l'unique mérite
Est de prêter à rire à ses dépens,
Aux esprits forts, toujours mauvais plaisans,
Qui, non contents d'un saint marchant sans tête

Disent qu'il l'a baisée à tous momens.
Un saint Louis : vous savez qu'on le fête
Surtout en France , où l'on est peu bigot.
Ce saint guerrier fit plus d'une conquête
Sur l'infidèle; et, si j'en dis un mot,
Si je l'accuse, en cette humble requête,
C'est seulement que je sais qu'on lui prête
Certaines lois qui sentent le fagot,
Contre le pape , à qui le vrai dévot
Doit tout donner , jusques à sa chemise,
Et puis encor se vanter de son lot.
Au Vice-Dieu, Louis de son église
Ne craignit point d'opposer la franchise;
Même il fonda plusieurs immunités,
D'un bon *romain* scandales redoutés,
Sous l'odieux titre de *libertés*.

Puis, soyons vrais, de cette sainte ligue
Quel est le but ? Une coupable intrigue
A fait choisir, pour sa direction,
Des charlatans enflés d'ambition (e),

Pétris d'orgueil, véritables Protées,
Bouffis de morgue, égoïstes, athées,
Qui vont prêchant la superstition,
Pour ériger leur altier despotisme
Sur les autels du rampant cagotisme,
En enseignant que l'insurrection
Mène tout droit à la damnation.

Les croirons-nous, comme croit le vulgaire
Qu'il est des rois qui, par dilection,
Pour la sauver, asservissent la terre?

Les malheureux!.... « De la religion
» On fit, pour nous, l'utile invention,
» Se sont-ils dit; esclave volontaire,
» Un vil clergé mérite son salaire,
» En débitant, pour nous, sa fiction. »

Ah! nous verrons, et bientôt, je l'espère,
De ces autels restaurés à grands frais,
Partir encor la foudre salulaire

Qui, si long-temps, fit pâlir sous leur dais,
Les fiers tyrans, tout comme leurs sujets.

Lors, on rira de ces fins politiques
Qui, confondant avec les catholiques,
Le Turc, le Russe, et le Suisse, et l'Anglois,
Ont décidé qu'il n'est point d'hérétiques
En de passifs et dociles troupeaux,
De leurs bons rois admirateurs badauds.

En chaque état, du benin Saint-Office
Refleuriront les sacrés tribunaux ;
De temps en temps, les princes, par caprice,
Pourront encore au pieux sacrifice,
Intervenir, comme assistans-bourreaux.

On prêchera la sage intolérance ;
Hors de l'église, il n'est que des méchans,
Qu'on doit forcer à vivre en bonnes gens.

Du Grand-Seigneur réprimant l'insolence,

Le pape, armé de chrétiens sentimens,
Abjurera son impie indolence,
Et, des dévots obtenant l'assistance,
Il marchera contre les Musulmans.

Des fils d'Ignace implorant l'influence,
Au fanatisme on formera l'enfance :
On permettra de tuer les tyrans ;
Non pas les rois faux, cruels, arrogans,
Mais ceux que Rome, en sa haute prudence,
N'aura pas crus assez obéissans.

De féodaux et sages gouvernans,
Comme autrefois, à la seule naissance
Immoleront tous ces droits soi-disans,
Que *droits de l'homme*, avec tant d'impudence,
Ont appelés des auteurs ignorans.

Vils roturiers, et vous tous, paysans,
Redevenez enfin vassaux taillables,
Serfs de la glèbe et manans corvéables:

Vous êtes nés pour être misérables ,
Comme l'étoient vos pères du *bon temps*.
Toutes les nuits, ils battoient les étangs
De leur seigneur , prélat , baron ou moine ,
Que réveilloient, par leurs coassemens ,
De ses marais les fangeux habitans ;
Et, pour doubler son riche patrimoine ,
Pendant le jour , sous le joug haletans ,
Comme les bœufs, ils labouroient ses champs.

Le noble *Sire* ornera ses archives
D'écus brillans et d'armures oisives ,
De vieux blasons , de parchemins poudreux ,
Qui, de nouveau, combleront tous ses vœux ,
En lui rendant armes, prérogatives ,
Dimes, cordons, pouvoir, titres pompeux.

Avec quel charme, un baron scrupuleux
Apprendra-t-il qu'en toute conscience,
Il peut vouer à l'affreuse indigence

De ses vassaux les orphelins nombreux,
En dévorant leur chétive héritance !

Ce sera vous , abbés libidineux ,
Malgré vos vœux , vos haïres , vos cilices ,
Qui formerez aux plaisirs amoureux ,
Des laboureurs les épouses novices ,
Et , saintement , cueillerez leurs prémices ,
Pour soutenir vos droits seigneuriaux .

Désirez-vous les honneurs martiaux ?
Secrètement en poignards , fers de lance ,
Forgez vos socs , vos bêches , vos hoyaux ;
De vos voisins éprouvez la vaillance ,
Et ravagez quelques pauvres hameaux :
Ou détrousez , gothiques brigandeaux ,
Les voyageurs surpris , sans défiance ,
Passant au bas de vos forts monacaux .
Puis , de lauriers surchargeant votre mitre ,
La dague au poing , prenez place au chapitre .

Frappez sans crainte , o Privilégiés !
Qu'hésitez-vous ? c'est le sang d'un bélièvre ,
Que vous versez pour réchauffer vos pieds ,
Transis de froid sur la neige ou la glace ,
Après l'ébat d'une joyeuse chasse.
Le sang d'un serf est-ce quelque trésor ?
Frappez , frappez ! ses entrailles fumantes
Ranimeront vos jambes défaillantes (f).

Siècle chéri ! véritable âge d'or ,
Renaiss pour nous ; fais-nous jouir encor
Des jours brillans , quand procès et querelles ,
Et la vertu de dames et pucelles
Étoient soumis aux épreuves du feu ,
De l'eau , du fer , de la *monomachie* ,
Que l'on nommoit les *jugemens de Dieu* ;
Et qui prouvoient que l'honneur et la vie ,
D'après les lois de la chevalerie ,
Sont les jouets d'un spadassin adroit ;
Que la justice est une jonglerie ,
Et que la force est toujours le bon droit.

Ah! reprenez votre armure fourbie ,
Preux férailleurs et seigneurs suzerains.
C'est pour le fer que sont faites vos mains,
Non pour la plume , instrument de dommage,
Que Belzébuth a produit , dans sa rage ,
Pour détrôner les tyrans et les saints.
Ne sait-on pas qu'en apposant vos seings,
Vous souilleriez votre haute noblesse ;
Que Dieu vous fit pour combattre sans cesse ;
Que l'art d'écrire est un art de *vilains* ?

Art infernal, tu fis fuir la simplesse ,
Qui distinguoit les crédules aïeux
Des Francs , jadis si superstitieux !
Plus, depuis lors, on ne vit d'exorcistes,
De possédés , de savans cabalistes ;
Être sorcier fut un métier de gueux ;
Les revenans demeurèrent chez eux.
N'étant plus craint par garçons ni fillettes,
Plus le démon ne noua d'aiguillettes.
Sans redouter un burlesque *congrès* ,

Les *impuissans* purent dormir en paix ;
Et , juste ciel ! l'humaine impertinence ,
De jour en jour , faisant nouveaux progrès ,
Fit supprimer cordes , roue et potence ;
Et , dédaignant toute précaution ,
Élimina l'*us* de la *question* ,
Ce fondement de la jurisprudence ,
Et des bourreaux la récréation .

O MESSEIGNEURS ! votre toute-puissance
Pourroit hâter la révolution ,
Qui doit aux saints rendre leur existence ;
Du *bon plaisir* , aux rois la jouissance ;
Au Vice-Dieu , la domination ;
Au moine , au clerc , leur antique opulence ;
Aux bons prélats , leur juridiction ;
Aux Grands , de nuire une entière puissance ;
A l'univers , sa restauration ;
Aux préjugés , leur propice influence ;
Aux sots humains , la servile ignorance ,
Et de leurs mœurs la dépravation ,

Gages certains de leur obéissance ;
A moi , chétif , l'humble position ,
Moins enviée et partant plus durable ,
Que les honneurs de l'adoration ,
Dont les François , ce peuple indéchiffrable ,
M'ont accablé , dans leur dévotion.
Pendant quinze ans , je fus inattaquable ;
Puis , tout à coup , et sans transition ,
On m'envoya ma destitution.
Moscou brûlé , je dus aller au diable.

Du monde entier , dès-lors , je fus la fable.
Mais le bon Dieu , s'il a l'intention
De se montrer , plus que vous , raisonnable ,
Me recevra dans votre Panthéon :
Ainsi soit-il. *Signé* , NAPOLEON.

ENVOI

A UNE DAME.



Toi, que le ciel doua d'un cœur sensible,
Don quelquefois fatal, mais souvent précieux,
De larmes on verra se remplir tes beaux yeux,
Aux cris d'un pauvre saint qu'un destin invincible,
Du plus bas éleva jusqu'au plus haut des cieux,
Pour le sacrifier à la haine des Dieux,
De son sort envieux.

Tu fus aussi victime de l'envie ;
C'est le partage des talens.
Ne t'en afflige point : tu vois que ses serpens
Portent l'effroi jusque dans l'autre vie,
Par leurs horribles sifflemens,
Et font du paradis trembler les bonnes gens.

Ils vont semant la zizanie ,
 Entre les saints , tout comme ils font céans.

Je ne le sais que trop : toujours la jalousie
 Des bienheureux a troublé le repos.
 Les païens s'en plaignoient ; et des chrétiens bigots
 Ont osé dire , en certain vers impie ,
Tant de fiel entre-t-il dans l'âme des dévots !

Mais, me répondras-tu, quelle étrange lubie
 Arma du ciel les paisibles héros ?
 Si tous les béats sont des sots,
 Se jalouser entre eux, cela seroit folie.

C'est fort bien dit : aussi, notre saint émigré
 Ne fut-il point puni comme trop éclairé,
 Trop érudit, trop habile, trop sage
 (Un saint toujours est illétre) ;
 Il ne le fut que pour s'être fourré,
 Sans pouvoir de *quartiers* faire un vain étalage ,
 Tout à coup , au plus noble étage
 De l'Empyrée, où d'âge en âge ,

On ne logeoit que quelque saint titré.
Depuis qu'on l'a proscrit, le désespoir l'accable ;
Être saint étoit tout son bien :
De même que l'ex-roi, l'ex-saint n'est bon à rien.

Une étoile plus favorable
A ta naissance présida.
Tu règues sur les cœurs, ton pouvoir est durable :
La nature te l'accorda ,
En te formant pour être aimable ,
Comme, pour être craint, elle produit un roi,
Et des béats, on ne sait trop pourquoi.

Les muses tour à tour embellissent ta vie,
Et les beaux-arts te prêtent leur flambeau ;
A ton sexe, laissant l'aiguille et le fuseau,
Tu cueilles avec nous les lauriers du génie.
Qu'importe que l'envieux crie ?
Vole à la gloire, et laisse-le crier.
C'est s'avilir que de l'injurier ;
On le méprise, et bientôt on l'oublie.

Pour terminer une narration
Qui, je le vois, t'amuse et t'édifie,
 Tu veux qu'ici je te confie
Si notre saint obtint, par sa pétition,
 De ses honneurs au moins une partie.

Hélas! non : il n'eut pas même la pension,
Qui, pour ancienneté, lui sembloit dévolue;
 Et, depuis lors, de nue en nue,
Il erre, promenant sa noire affliction
D'être une déité parmi nous méconnue.
Sans crainte, montre-lui quelque compassion :
Tout, dans cet ex-béat, à le plaindre t'invite ;
 Car, des mortels la superstition,
Pour l'empereur françois leur admiration,
 Au paradis faisoient tout son mérite,
 Qui disparut au plus vite,
Lorsqu'eut cessé pour lui notre dévotion.

Que ton sort est plus beau ! Tu dois tout à toi-même :
On ne peut rien t'ôter. Aussi, la sainte cour,
 Où les cagots, par un décret suprême,
 Deviendront tous bienheureux, quelque jour,

- Ne t'admettra jamais dans son triste séjour.
Tu diras, mais en vain : « Sans tache fut ma vie ;
» Fille soumise et tendre amie,
» Au ciel jamais je n'adressai des vœux
» Qu'avoient dictés la haine ou la vengeance.
» J'ai secouru souvent les malheureux.
» Quel qu'il fût, j'aimai l'homme éclairé, vertueux :
» Titrés ou couverts d'or, le vice et l'ignorance
» Ne m'en imposèrent jamais.
» Je désirai, dès mon enfance,
» Joindre aux douces vertus, aux innocens attraits
» Qui distinguent l'adolescence,
» Quelqu'un de ces brillans succès,
» D'un long travail la juste récompense. »

Saint Pierre, à ce discours sensé,

Te répondra : « Tout doux ! ma belle ;

- » D'un chimérique espoir votre esprit s'est bercé.
» Qui fut plus vertueux que Zénon, Con-fut-sé,
» Aristide, Titus, des princes le modèle,
» Épictète, Socrate et le grand Marc-Aurèle,
» Ce philosophe-roi par nul autre effacé ?

- » Pourtant, qui parmi nous seroit plus déplacé ?
 » Le ciel est équitable, et l'enfer les recèle. »

- « De vos talens la longue kyrielle,
 » Au paradis, n'est qu'une bagatelle.
 » Sur terre, tout est bon : mais, lorsqu'on a passé
 » Dans l'empire des morts, la Sagesse éternelle
 » Demande des preuves de zèle,
 » Et nullement de ces fausses vertus
 » Qui dépareroient fort le dernier des élus.
 » L'honneur que, dans le monde, on prône et l'on
 caresse,
 » Par les saints fut toujours berné. »

- « Il suffit de savoir si vous avez jeûné ;
 » Si, bien dévotement, vous entendiez la messe ;
 » Si vous alliez quelquefois à confesse ;
 » Si, pendant le carême, à votre déjeûné,
 » Vous n'avez point pris de laitage.
 » Tout le reste n'est rien ; entrez au paradis. »

- « Mais, d'abondant, si les jeux et les ris
 » Vous ont paru des crimes à tout âge ;

- » Si vous étiez dévote, et qu'une sainte aigreur
» Vous fit, sans cesse, avec ferveur,
» Chicaner, tourmenter, brouiller tout un ménage;
» Si, prude et tout entière à votre directeur,
» Hors vous et lui, vous damniez tout le monde;
» Venez, ma fille, et de l'esprit immonde
» Ne craignez pas l'impuissante fureur.
» Venez auprès de ces bons catholiques,
» Qui, pour l'amour de Dieu, haïrent les humains;
» Qui firent tant brûler de maudits hérétiques :
» Venez auprès de ces grands saints,
» Qui, comme un lieu d'exil, considérant la terre,
» Ont fui frères et sœurs, détesté père et mère;
» Ont déchiré leur corps flétri par la misère,
» Pour s'aplanir du ciel les raboteux chemins,
» Fléchir d'un Dieu clément l'éternelle colère,
» Et prendre place aux célestes festins :
» Venez auprès des prélats patelins,
» Qui, d'un ton doucereux, prêchèrent pénitence,
» Avec grâce, à Satan livrèrent les mondains,
» Et vécurent dans l'abondance,

- » Aux frais des pieux libertins :
» Venez auprès des saintes repenties,
» Qui, vers la fin de leurs honteuses vies,
» Ont impétré du ciel un généreux pardon :
» Venez... auprès du bon larron.... »

A ces mots, je t'entends lui répliquer : « Non, non,
» Grand saint Pierre ; je crains mauvaise compagnie.
» Dieu me garde de vivre avec ces bienheureux !
» Réservez vos faveurs pour d'autres, je vous prie. »

Eh ! sois toujours la même, o mon amie,
Et le ciel, j'en réponds, exaucera tes vœux.

NOTES.



NOTES.



(a) Louis XIII.

C'étoit un fort bon roi.... pour le cardinal de Richelieu.

On lui fit cette épitaphe :

- « Ci-gît le bon roi , notre maître ,
- » Louis treizième de ce nom ,
- » Qui fut vingt ans valet d'un prêtre ,
- « Et pourtant acquis grand renom. »

(b) Nous avons remarqué dans le manuscrit de l'auteur, un *Nota bene*, où il proteste contre toute supposition d'allégorie. Il dit qu'il n'y a nullement de sa faute, s'il se trouve quelque peu de conformité entre les événemens de l'autre monde et ceux de notre planète; et il croit n'en devoir aucun compte à la police.

(c) C'est saint Napoléon qui parle.

Les saints de *là-haut* ressemblent plus souvent à ceux qui les ont faits sur la terre, que nous

ne cherchons à imiter les patrons que l'on nous a choisis dans le ciel. Est-ce toujours un mal ?

(d) Ce sont les dévots politiques ou hypocrites que saint Napoléon condamne. Il s'exprime en saint de la vie à venir, qui veut qu'on soit dévot *tout de bon*.

Nous ne disons pas que saint Napoléon ait raison ; à Dieu ne plaise ! Nous nous tenons au simple devoir de commentateur.

(e) Il est évident que l'auteur ne désigne ici que les bienheureux qui vouloient tramer une conspiration céleste, nommée *sainte*, pour cela seulement que tous les conjurés étoient des *saints*.

(f) « Il est des seigneurs qui se sont arrogé le » droit de faire, pendant l'hiver, à la chasse, » éventrer leurs serfs pour se réchauffer les » pieds dans leurs entrailles palpitantes. » — Voyez le *Cri de la raison*, par M. le curé Clerget, député à l'Assemblée Constituante.

Nous renvoyons aux *Esquisses de la révolution*, par M. Dulaure (4^e livraison, tom. 1, chapitre 6, pag. 253 et suivantes, en note). Cet ouvrage se trouve entre les mains de tout le monde ; il est inutile de copier le passage tout entier.

ÉPITRE
AU DIABLE.

—
1824.

-- Kehrt Satans oberste Gottheit

Etwa zur hölle zurück? Verkündigt der dampfende nebel
Seine zurückkunft, auf welche die Götter so lange schon
harrten?

Ces ténèbres, Satan, annoncent ta présence.

Dieux, ne le pleurez plus; son règne recommence.

KLOPSTOCK.

AVERTISSEMENT.



Le Révérend Père *** , écrivant au Diable , a cru devoir affecter des principes diaboliques. Tout est ironie dans son Épître , tant les louanges qu'il donne à la Révolution françoise , que le blâme qu'il répand sur la réaction restauratrice , au moyen de laquelle on cherche si sagement à étouffer cette même Révolution , sous le poids des idées , des mœurs et des habitudes de nos ancêtres.

L'auteur de ces vers seroit-il ignorantin , s'il ne connoissoit et n'avoit franchement le danger des lumières ? seroit-il de la Société des Bonnes-lettres , s'il n'apprécioit les avantages des préjugés utiles ?

Le Révérend Père *** est convaincu qu'il faut tromper les hommes pour les rendre heureux. Vérité sainte , que les amis des libertés publiques se sont bien donné de garde de nous révéler !

A croire nos malheurs le démon met sa joie.

Monseur RACINE.

.....

ÉPITRE

AU DIABLE.



C'EST à toi que j'écris, puissant Esprit immonde,
Qui règues en enfer et gouvernes le monde ;
Toi que Dieu, fatigué de l'absolu pouvoir,
Fit, un jour, pour troubler du céleste manoir
L'assoupissante paix, le bonheur monotone,
Et l'ennui de n'avoir à parler à personne ;
Car ; ce ne fut qu'après toute une éternité,
Que, de se diviser en Sainte-Trinité,
Il conçut le projet lumineux, mais bizarre.

Tu devins sa ressource. Au fin fond du Tartare,
Avant de te créer, le bon Dieu prudemment
Te prépara du feu le terrible tourment,

Pour châtier en toi le crime abominable ,
Dont , pour son bon plaisir , tu te rendrois coupable ,
Lorsque , sacrifiant l'angélique candeur
A l'orgueil qu'il avoit fait naître dans ton cœur ,
Et , n'écoutant plus rien qu'un aveugle délire ,
Tu t'oublirois au point d'oser le contredire ,
Lui qui te fit exprès pour être contredit.

Tu donnes dans le piège , et brûles , pur Esprit :
Rôti sur des charbons d'une nouvelle espèce ,
Ton corps incorporel se consume sans cesse ,
Et , néanmoins , jamais ne sera consumé.
C'est fort , pour un Dieu bon , qui prétend être aimé .
Quoi ! c'étoit , à ses yeux , un plaisir ineffable
De démonter un ange et d'en former un diable ;
Tout cela pour prouver à d'indignes rivaux ,
Qu'il punit qui l'amuse et ne veut point d'égaux !
Les Dieux ne sont pas faits pour la reconnoissance.

Il pouvoit , n'en déplaise à sa toute-puissance ,
A bien meilleur marché se tirer de ce pas ;

S'il l'eût fait, tu serois... Mais il ne le fit pas ;
Et tes menus plaisirs, dans ta vaste chaudière,
Sont d'attirer à toi la race tout entière
Des fragiles humains, au néant arrachés,
Pour commettre ici-bas quelques petits péchés,
Pour désirer, souffrir, mourir, puis, de plus belle,
Naître et souffrir encore une peine éternelle.

O Génie infernal, c'est donc toi qui toujours
De ce fantasque monde as dirigé le cours !
Oui ! tes ongles crochus, depuis six mille années,
Règlent des sots mortels les tristes destinées.

Ève, que ta faconde aisément suborna,
Prit de ta main le fruit qui nous empoisonna.
Caïn que tu soufflois, tua son tendre frère.
Hormis Noé, bientôt on ne vit sur la terre,
Que joueurs, libertins, que fort mauvais sujets,
Raisonneurs indévots, coureurs de lieux suspects ;
Tels que Dieu qui les fit, dut enfin les défaire.

Les enfans de Noé, moins justes que leur père,

De tes iniques lois ardens propagateurs ,
 Devinrent plus méchans que leurs prédécesseurs ;
 Et, si le ciel souffrit cette insolence extrême ,
 C'est que , tout comme nous , il change de système.
 Plus humain , cette fois , le ciel patienta ;
 Il fit mieux ; tout de bon , il se désentêta.
 De générosité voulant faire étalage ,
 Dieu , sans façon , te tint à peu près ce langage :

- « Soyons amis , Satan ; ne nous querellons plus.
 » Partageons : laisse-moi quelques milliers d'élus ,
 » Et je te permettrai de damner tout le reste.
 » Je sens que , pour un Dieu , c'est être bien modeste ;
 » Mais , que me font à moi Mèdes , Assyriens ,
 » Perses , Carthaginois , Tyriens , Indiens ,
 » De Thèbe et de Memphis les peuples qu'on re-
 nomme ;
 » Et les héros sans fin de la Grèce et de Rome ?
 » Ces gens-là font , morbleu ! leur Éden ici-bas :
 » Tu peux en disposer tout comme tu voudras ;
 » Je te les cède. Aux Juifs qui seront ma marotte ,

» Aux seuls Juifs garde-toi de pousser une botte.
 » Il sont dignes du ciel, ces fils que je chéris :
 » Tu les reconnoîtras ; je les ai circoncis. »

« Ce peuple est mien. Tu vois : il tue , il assassine ,
 » Au nom du Dieu jaloux, qui veut qu'on exterminé
 » Capitaines , soldats, cavaliers et chevaux ,
 » Et femmes, et vieillards, et pasteurs, et troupeaux ;
 » Qui veut que, pour lui plaire, on fasse les prouesses
 » D'écraser des enfans, et de hâcher en pièces
 » Les roitelets vaincus, dont les membres sanglans
 » Semblent à l'Éternel des mets fort succulens.
 » Incestueux Juda , Loth, mari de tes filles,
 » David et Salomon , vous serez de bons drilles !....
 » De mes prophètes, l'un fera plusieurs bâtards ;
 » L'autre , tout nu, des Juifs blessera les regards ;
 » Un troisième , nourri de matières fécales,
 » Me fera raconter des traits dignes des halles (a) :
 » Ah ! que ce zèle saint accroitra mes honneurs ! »

A ce divin discours , tu répandis des pleurs ,
 Hypocrite Démon : enchanté du partage ,

Tu feignis des regrets pour ne pas faire ombrage ;
Et Dieu que tu trompas , te laissa , dès ce jour ,
Des plus honnêtes gens peupler ta sombre cour.

Mais, de tout on se lasse. « Est-ce une duperie ?
» S'écria le Très-Haut ; songeons-y bien !.... Marie,
» Je vais , faute de mieux , dans ton sein virginal ,
» Fixer , pour quelques mois , mon quartier-général. »

Il dit : Satan rioit ; mais , ô rares merveilles !
Dieu , quoique nouveau-né , lui frotta les oreilles.
Père et Fils , à la fois , il ne cherchoit rien moins
Qu'à perdre le démon , les prêtres , ses adjoints ,
La tourbe des dévots , des sots , des fanatiques ,
Les superstitieux et les pharisaïques.
Mais le diable est bien fin. D'un air triste et confus,
Il s'empara des Juifs , dont Dieu ne vouloit plus ;
Et , s'occupant fort peu de sa mince conquête ,
Il tint , pour les chrétiens , sa griffe toujours prête ;
Ravagea le troupeau , harcola le pasteur ,
Et lui fit avouer qu'il jouoit de bonheur ,

Lorsqu'il escamotoit, dans l'horrible bagarre,
Quelque brebis galeuse, échappée au Ténare,
Et qu'en bon gardien, il portoit sur son dos.

N'est-il pas fort plaisant d'entendre à tout propos,
D'un Dieu mort sur la croix nous vanter le mystère?
Du pouvoir infernal ce Dieu sauva la terre,
Nous dit-on : on devroit, avec plus de raison,
Dire qu'il l'essaya ; mais que, par le démon,
Il fut vaincu sans peine, en cette étrange lutte.
Aux coups de Satanas plus que jamais en butte,
Les mortels, de la mort rachetés à grand prix,
Périssent, embourbés dans l'infect margouillis.

Dis-moi, Satan, comment ta maligne tactique
Ébranla de nos saints la constance stoïque.
L'humble Dieu légua-t-il l'orgueil, l'ambition,
L'avarice, l'esprit de domination,
Aux chefs présomptueux de son christianisme,
Ces rampans fondateurs du plus dur despotisme,
Ces fléaux des humains, suppôts de Lucifer,

» Est-ce du sang que boit l'avidé théophage?... »

C'est donc là ce qui mit toute l'Europe en feu !...
Hélas! depuis le Christ, que le diable a beau jeu!

Il dota le clergé, présida les synodes,
De ces malheureux temps scandaleux épisodes.
Dans les rangs des croisés, vainqueur en Orient,
Aux moines il livra notre ignare Occident.
De légats orgueilleux il dirigea l'audace :
Coiffé d'une tiare, il alla prendre place,
A côté des Jean-Douze (b), auprès des Hildebrand(c).
Et vous, de Borgia luxurieux enfans,
Combien il vous aimoit, o papale famille,
Où l'inceste joignit frère et sœur, père et fille (d) !
Avec saint Dominique, il éventra Vaudois,
Bégards, Manichéens, Paterins, Albigeois (e) ;
Sur les Luthériens acharna les Papistes ;
Brûla Michel Servet au feu des Calvinistes ;
Fit égorger ceux-ci par ce François-Premier,
Si fidèle aux devoirs d'un dévot chevalier ;

Pour la gloire du ciel, par l'atroce Marie,
 A huit cents Anglicans fit arracher la vie ;
 Et de Philippe-Deux consumma les forfaits,
 En le faisant nager dans le sang hollandois.

C'est Lucifer, aidé de Cortèz et Pizarre,
 Qui fit de l'Amérique, au nom d'un Dieu barbare,
 Si long-temps ignoré dans ce monde nouveau,
 Un désert effroyable, un immense tombeau.

Quel lugubre tocsin retentit sur ma tête?
 De saint Barthélemy CHARLE annonce la fête!...
 Que d'horreurs ! que de sang !... infâme trahison !
 Au milieu des festins, on verse le poison !
 Garde-toi, Coligny, de croire à leurs promesses...
 Tu meurs !... hélas ! des rois sont-ce là les caresses ?
 Tu meurs !... au Vatican fut béni le poignard (f).

De cet affreux tableau détournons le regard.
 Hé ! les Dieux aujourd'hui nous sont-ils plus propices ?
 Peuples, c'est pour vous tous (ô trop vains sacrifices !)

Que l'intrépide France a souffert tant de maux (g).
De vos chaînes Satan reforge les anneaux :
Des anciens préjugés il fait le replâtrage.
Ennemi des humains, c'est bien là ton ouvrage !

Tu frémissais, Esprit de malédiction,
Quand, voyant s'avancer la Révolution,
Si pure en ses projets, en ses effets si sainte,
De perdre tes enjeux tu ressentis la crainte.

Déjà tu chancelois, alors que le clergé
Fut du soin de ses biens sagement dégagé.
De ton fatal pouvoir on renversa le siège,
En ôtant aux seigneurs l'odieux privilège.
Privé de tout éclat, et dans ta nudité,
Ton manteau d'or, enfin, para la liberté,
Et ton sceptre de plomb, surmonté de feuillage,
A des frères égaux offrit un doux ombrage.

Il étoit plus que temps : l'Enfer à ton secours
Se hâta d'appeler les abus des vieux jours ;
Tu te multiplias et tu pris mille formes.

Sous la soutane , ici , tu maudis les réformes.

Là , sous l'habit brodé de quelque grand vassal ,

Tu combats en faveur du règne féodal.

Plus loin , de la raison empruntant l'apparence ,

Monstre : « La liberté , dis-tu , n'est que licence ;

» Le ciel ne permet pas qu'on soit républicain.

» Laissons par qui de droit , régler notre destin.

» Déplorons , abjurons un trop sanglant civisme ;

» Échappons pour jamais au cruel terrorisme :

» Moins libres, il le faut, rendons-nous plus heureux.»

Satan seul peut nourrir de si funestes vœux.

Qu'il nous réponde : où tend son perfide langage ?

Trouve-t-on le bonheur au sein de l'esclavage ?

Que parle-t-il sagesse et modération ,

Lorsque la France entière est révolution ?

Vantons , aux jours de paix , ces dogmes pacifiques.

Il faut d'autres vertus dans les crises publiques.

Soins superflus ! Lassé de ses propres succès ,

Presque libre , je vois reculer le François :

Je le vois détruisant lui-même son ouvrage ;
Je l'entends implorer grâce pour son courage ;
Je l'entends condamner ses plus nobles élans,
Et demander pardon de sa *haine aux tyrans*.
O sainte liberté, ce sont tes funérailles !
La Révolution dévore ses entrailles :
Siècle ingrat, ses desseins par vous sont méconnus.

Mais un guerrier paroit : les civiques vertus
Ont fui devant l'éclat d'une trompeuse gloire.
Sur un trône envié, placé par la Victoire,
A de vieilles erreurs il immole nos droits.

Pourquoi s'abaissa-t-il jusqu'au niveau des rois ?
Que vouloit-il de plus ? n'étoit-il pas GRAND HOMME ?
Les charlatans de cour et les jongleurs de Rome
Se targuent à ses pieds de tout le mal qu'ils font.
Du trône vils entours, ces tyrans en second,
Arrachés à l'oubli, fiers d'un titre gothique,
Reviennent consumer la fortune publique,
Exhalant sur César leur souffle corrupteur,

Sur César qu'ils alloient nommer *usurpateur* !
Par Satan secondés, ils triomphent, les traîtres...
Au lieu d'un empereur, le monde a mille maîtres.

Pour secouer leurs fers, déjà, tout d'une voix,
Les peuples égarés ont rappelé les rois.
Devant les nations, Napoléon succombe.
Les rois sont relevés... : ils dansent sur sa tombe.
On évoque', autour d'eux, les plus honteux abus,
Du cortège d'enfer éternels attributs.

Venez, *Ignorantins ; de la foi rusés Pères* ,
Sans masque montrez-vous : venez , missionnaires ;
Venez , bas obscurans, o bons-hommes lettrés :
Contre l'ordre et la paix ténébreux conjurés ,
Qu'attendez-vous encore ? accourez donc , jésuites !
On ne peut rien sans vous ; faites des prosélytes.
On veut des cœurs pervers , on veut des esprits faux ;
Accourez sans délai, préparez vos gluaux.
Largement répandez vos poisons à la ronde :
C'est, en le corrompant, qu'on asservit le monde.

Que vos chers nourrissons, adulateurs des Grands,
Soient avec les petits, injustes, insolens.
Pour *moñseigneuriser* qu'ils soient sans répugnance:
S'il est titré, tout sot a droit à l'*Excellence*.
Faites, surtout, fleurir l'étude du blason :
Qu'est-ce que la vertu sans un illustre nom ?
L'honneur, sans *les honneurs*, est un poids inutile ;
La noblesse ennoblit l'action la plus vile.
Le mérite n'est rien, s'il n'est chargé de *croix* :
Il n'est plus de talens, sans les *ordres* des rois.
D'obtenir des *cordons* enseignez la science.

Vous en êtes couverts, juges sans conscience ;
Magistrats déhontés, esclaves du pouvoir,
Pour qui fouler le peuple est le premier devoir ;
Agens provocateurs, fabricateurs de crimes,
Qui comptez vos succès, en comptant vos victimes ;
Versatiles prélats ; ministres impudens ;
Philosophes de cour ; méprisables savans.

Mais le bruit des clairons a frappé mon oreille.

Tremblez, Ange du mal, l'Europe se réveille.
 Me trompé-je?... Des Grecs, ces soldats citoyens
 Seront-ils les vengeurs?... Non : ce sont les soutiens
 De l'arbitraire altier ; de l'abject monachisme ;
 De l'inquisition ; du fourbe jésuitisme ;
 Des droits de quelques uns, destructeurs des vrais
 droits,
 De ministères faux, perdant peuples et rois ;
 De l'aveugle ignorance et de l'oligarchie ;
 Du zèle furibond ; de l'horrible anarchie.
 Parlez, Napolitains, Lombards et Piémontois !...
 Généreux Espagnols, .. hé ! quels sont vos méfaits ?
 Vous succombez : l'enfer a tressailli de joie.
 Oui, Satan, tu vas faire une ample et riche proie.

L'homme, instrument passif de tes moindres désirs,
 Sera, comme jadis, soumis aux *bons plaisirs*.
Très humble serviteur des Grands, de leurs caprices,
 Pour de l'or, contre tous, il vendra ses services.
 Des *augustes amours* il sera le valet,
 Et du bon roi, *son maître*, un *dévoué sujet*.

Régne; on le veut : mais sache , o diabolique Sire ,
Qu'un ennemi caché menace ton empire.

Regarde autour de toi : de nombreux écrivains
Attaquent ton pouvoir, l'arrachent de tes mains.

Nobles enfans du siècle , on vante leur courage ;
Avec la vérité, leur gloire se propage.

Vainement le censeur, armé de ses ciseaux ,
Mutile les écrits, supprime les journaux ;

Et condamne tout livre, où la saine morale
Est prêchée, en dépit de la gent infernale.

Du plus mince imprimeur redoute l'atelier,
Lucifer : *Rira bien qui rira le dernier.*

ENVOI

A UN AMI.



**BIEN plus malin que n'est le diable,
Pour faire justice d'un sot,
Vous êtes méchant comme un diable,
Envers le fourbe et le cagot.**

**Vous rôtirez, pourtant, avec le diable ;
Pour vous, Satan prépare un énorme fagot.**

**Mais, aussi, falloit-il éventer le complot,
Royalement ourdi pour la gloire du diable ;
Aller partout attachant le grelot,
Et d'enfer expliquant le politique argot?...
Vous le voulez, vous aurez le gros lot.**

Nous dirons : c'est dommage ; il étoit fort bon diable.

C'est très bien fait, s'écrira le dévot.

C'étoit un mécréant ; il se moquoit du diable ;

Le diable en doit faire falot.

J'écris ces vers pour vous, et non pour Astaroth.

S'ils font faire au bon sens quelques pas d'escargot,

Ami, gardez-vous bien de les donner au diable !

Il les dénonceroit (car il n'est pas manchot)

Aux *Marchangy* du très saint Papegot (*h*).

Attendez-nous ! *à-bas*, sans croquer le marmot :

Écrivez. Ne peut-on, même de chez le diable,

Donner aux préjugés de bons coups de rabot ?...

Du moins, inspirez-nous : ce seroit bien le diable,

Si le diable, un beau jour, ne demeureroit capot !

NOTES.

(a) Les louanges que Dieu donne, comme de raison, au peuple juif, sont fondées sur divers traits de l'histoire de ce peuple, traits trop connus, pour que nous les rappelions dans ces notes. Nous engageons le lecteur qui ne les auroit pas présens à la mémoire, à consulter la sainte bible, où ils se trouvent tout au long. Cela l'édifiera beaucoup, pourvu, toutefois, qu'il se serve d'une bible latine, la lecture des livres saints, en langue vulgaire, étant strictement défendue par l'église catholique, qui a craint que, au lieu d'édification, il n'en résultât un peu de scandale, surtout pour les simples.

Quant aux aventures des prophètes, nous désirons que les dévots lisent, d'abord les pro-

phéties d'Isaïe, chapitre 20; d'Ezéchiel, chapitres 4 et 23; et d'Ozée, chapitre 1^{er}; ensuite les commentateurs de l'ancien testament, et nommément Voltaire, qui a traité cette matière à fond, dans plusieurs de ses ouvrages, entre autres, dans sa *Philosophie générale*, à l'article intitulé: *Examen important de milord Bolingbroke*, chap. 9, *des prophètes*: ils en seront fort satisfaits.

(b) L'auteur passe sous silence le pape Formose qui voulut livrer Rome aux Sarrasins; Étienne IV qui fit décapiter son cadavre, non pour ce crime, mais parcequ'il étoit passé du siège épiscopal de Porto à celui de Rome; Serge III, amant de la fameuse Marozie; Jean X, amant et esclave de Théodora; Jean XI, fils de cette noble courtisane. Il ne nomme que Jean XII.

Ce pape vivoit publiquement avec la sœur de la concubine de son père; outre cela, il s'amusoit à séduire ou à violer toutes les filles, femmes et veuves qu'il trouvoit à sa convenance. Enfin, il étoit coupable de sacrilège et

de meurtre. C'est pourquoi, il fut canoniquement déposé par Othon, empereur d'Allemagne : après quoi, ayant réussi à se replacer sur le trône de saint Pierre, il mourut de mort violente, dans un rendez-vous galant. Nous renvoyons les curieux aux *Annales ecclésiastiques* du pieux cardinal Baronius, vers la fin du X^e siècle.

(c) Grégoire VII.

Ce nom n'est malheureusement que trop fameux. Le mal que le pape qui le prit, a fait au monde catholique par son absurde et abrutissant système de *sacerdotalisme*, dure encore. On ne sait ce qui doit plus étonner, ou de l'audace du prêtre qui conçut et manifesta ce système, ou de l'imbécillité des peuples et des rois qui s'y soumirent. Le pape défunt, Pie VII, dans une Instruction à son nonce à Vienne, donnée en 1805, regrettoit amèrement les temps où *l'hildebrandisme* étoit professé ouvertement et ne trouvoit point de contradicteurs. La cour du pape actuel ne néglige rien pour ramener ces temps, et les jésuites poussent à la roue.

(d) Les scandaleux papes avignonois ; Jean XXIII, leur digne successeur ; et les infâmes papes Sixte IV et Innocent VIII méritoient , aussi bien qu'Alexandre VI, de figurer dans cette honteuse énumération. On ne peut reprocher de plus à ce dernier, que d'avoir encore moins sauvé les apparences que n'avoient fait ses dévergondés prédécesseurs. Quiconque a les moindres connoissances en histoire, n'oseroit plus aujourd'hui révoquer en doute les incestes d'Alexandre avec sa fille Lucrece , qui lui donnoit pour rivaux ses propres frères, les deux fils du pontife romain ; la fête des *cinquante courtisanes nues*, dont le pape donna le divertissement à sa famille ; ses perfidies ; ses cruautés ; ses nombreux empoisonnemens, etc. , etc , etc. Le Journal de l'évêque Burchard, secrétaire et maître des cérémonies du Saint-Père, lequel se trouve dans toutes les bibliothèques, fournit à ce sujet des détails qui ne sont que trop authentiques.

(e) C'étoient d'honnêtes enthousiastes. Par cela seul qu'ils étoient sectaires, ils auroient fini, si on s'étoit lassé de les persécuter, par valoir aussi peu que les catholiques qu'ils prétendoient

réformer. Pour parvenir à leur but, les Vaudois vouloient simplement élaguer le christianisme existant, et le faire ressembler, le plus possible, au christianisme primitif. On nous dit que, outre cela, les Manichéens, Bégards et Albigeois établissoient aussi, dans des termes nouveaux, un dogme admis, de tout temps, par toutes les sectes de philosophie et de théologie, qui avoient enseigné jusqu'alors, voire même par l'église romaine : nous voulons parler du dogme de l'existence d'une cause produisant le mal sur la terre. La seule différence est que les Manichéens et leurs dérivés appeloient *mauvais principe*, ce que les catholiques nomment *Satan, Belzébuth, Lucifer, le diable*. Parmi les philosophes, les uns, comme ces sectaires, ont placé l'origine du mal hors de Dieu ; les autres l'ont fait résulter de l'impossibilité dans laquelle Dieu s'est trouvé, de faire plus de bien qu'il n'en a fait, soit à cause de sa propre impuissance, soit à cause de l'imperfection de la matière dont il avoit été obligé de se servir.

(S) Les preuves incontestables de ce fait se trouvent dans les Lettres de saint Pie V, re-

cueillies par *Fr. Goubau*, et publiées à Anvers, en 1640. M. Lacrosette qui a écrit l'*Histoire de France pendant les guerres de religion*, n'a point cité ces lettres, que les expressions du plus sanguinaire fanatisme rendent si curieuses: probablement elles n'étoient pas venues à sa connoissance.

(g) « N'avons-nous donc travaillé, depuis »
 » trois ans, à la plus belle révolution, que pour »
 » la voir renversée dans un jour? Si la liberté »
 » meurt en France, elle est à jamais perdue »
 » pour le reste du monde... La plus cruelle »
 » tyrannie pèsera sur la terre. Prévenons ce mal- »
 » heur!... »

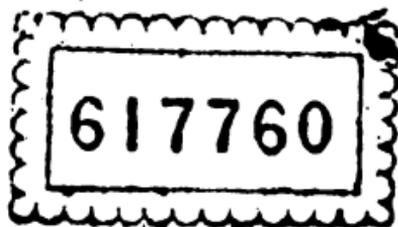
Ces paroles furent prononcées par Roland, et adressées à Barbaroux, au commencement de 1792. Voyez les *Mémoires* de ce dernier, et les *Esquisses de la révolution françoise*, par M. Dulaure, tom. 2, chap. 6, page 262.

(h) Notre auteur a écrit *Papegot* et non *Papegaut*, de même que Rabelais avoit orthographié *cagaut* pour *cagot*.

Voici ce que le curé de Meudon fait dire par Éditüe à Panurge, à propos des prélats catholiques, dans son chapitre du *Papegaut* (*Pantagruel*, chap. 8, liv. 5) : « Homme de bien, »
» frappe, fêris, tue et meurtris tous rois et »
» princes du monde, en trahison, par venin »
» ou autrement, quand tu voudras; dénêche »
» des cieus les anges; de tout auras pardon du »
» Papegaut. A ces sacrés oiseaux ne touche, »
» d'autant qu'aimes la vie, le profit, le bien, »
» tant de toi que de tes parens et amis, vivans »
» et trépassés: encore ceux qui d'eux naïtroient, »
» en seroient infortunés.» Panurge répond qu'il vaut donc mieux boire; et, sur cela, le commentateur, Le Duchat, remarque qu'on peut faire bonne chère et vivre comme l'on veut, en pays d'inquisition, pourvu qu'on ne parle pas de religion, et qu'on ne touche pas à l'autorité du pape. Rabelais finit son chapitre en disant : « que par le monde, a beaucoup plus de »
» c. que d'hommes.» Le commentateur ajoute : « C'est ici un prêtre qui avoue que c'est être »
» moins qu'homme, que d'endurer si long-temps »
» la tyrannie et les vices des moines et du »
» clergé. »

Qui l'auroit dit, que les sentences de Rabelais eussent encore été applicables au XIX^e siècle? Changez quelques mots, et c'est l'histoire de notre temps. *Rien de nouveau sous le soleil!*...

FIN.

2
9925 11

105

100

